PASCAL
Dep Mod Ran Sect Shelf Tray Item
P 1 03 02 26 09 004

BC2/03/20/01/09/A

U186016016881

PQ
2607
E24
A63
C.2

UNIVERSITY LIBRARIES
UNIVERSITY OF DENVER

UNIVERSITY LIBRARIES
UNIVERSITY OF DENVER

A MAMAN

**EUGÈNE FASQUELLE**, Éditeur, 11, rue de Grenelle

## DU MÊME AUTEUR

DANS LA **BIBLIOTHÈQUE-CHARPENTIER**
à **3 fr. 50** le volume ; provisoirement **4 fr. 90**

### POÉSIE

**Occident** . . . . . 1 vol.
**Ferveur** . . . . . 1 vol.
**Horizons** . . . . . 1 vol.
**La Figure de proue** . . . . . 1 vol.
**Par Vents et Marées** . . . . . 1 vol.
**Souffles de tempête** . . . . . 1 vol.

### ROMAN

**Marie, fille-mère** . . . . . 1 vol.
**Le Roman de six petites filles** . . . . . 1 vol.
**L'Acharnée** . . . . . 1 vol.
**Tout l'Amour** . . . . . 1 vol.
**La Monnaie de Singe** . . . . . 1 vol.
**L'Inexpérimentée** . . . . . 1 vol.
**Douce Moitié** . . . . . 1 vol.
**Un Cancre** . . . . . 1 vol.
**Un Roman civil en 1914** . . . . . 1 vol.
**Deux Amants** . . . . . 1 vol.
**L'Ame aux Trois Visages** . . . . . 1 vol.

---

**Comme tout le monde**, *roman* (Tallandier, édit.) . . 1 vol.
**Toutoune et son amour** (Albin Michel) . . . . . 1 vol.

---

*Il a été tiré de cet ouvrage 15 exemplaires numérotés sur papier japon.*

DIJON. — IMP. DARANTIERE

LUCIE DELARUE-MARDRUS

841
D339a
c.1

# A MAMAN

— POÈME —

PQ
2607
E2y
A63
c.2

DEUXIÈME MILLE

PARIS
LIBRAIRIE CHARPENTIER ET FASQUELLE
EUGÈNE FASQUELLE, ÉDITEUR
11, RUE DE GRENELLE, 11

1920

Tous droits réservés

196021

1

# DÉDICACE

# DÉDICACE

Le chagrin pleure et chante. Il ressemble à l'amour.
Il nous exalte. Il nous enivre.
C'est avec mon chagrin que je t'ai fait ce livre,
Afin qu'il te fasse revivre
Malgré la terre épaisse et le sépulcre lourd.

Voici ce qu'aujourd'hui tendrement je t'élève
Pour te tirer d'entre les morts.
Au temps où, lentement, tu me donnais ta sève,
Quand tu me portais dans ton corps,
Sentais-tu que j'étais cette fille de rêve ?

O ma mère ! Déjà n'étais-je pas pour toi,
Merveilleusement, ton poète ?
Non. Ma naissance à moi ne fut pas une fête.
Tu n'as pas vu briller ma tête.
Je n'étais qu'une enfant de plus sous le grand toit.

Je venais à mon tour après mes sœurs aînées,
Et nul, quand je me tins debout,
Ne vit derrière moi comme un grand ange fou.
J'étais la dernière, et c'est tout,
Et je n'avais pour moi que mes courtes années.

La plus petite, oui ! toujours, jusqu'à la fin ;
La plus petite et la plus douce.
Toutes, tu nous soignais comme un jardin qui pousse,
Comme des oiseaux dans la mousse.
Mais aujourd'hui c'est moi qui suis l'aînée, enfin !

J'étais la plus petite et j'en étais heureuse.
Ceci n'est pas un cri d'orgueil.
Ceci n'est que ferveur, grande tendresse, deuil,
Et, devant le suprême seuil,
Qu'un chant pour que ta mort paraisse moins affreuse.



Un poète ! Pouvoir, dans ce langage-là,
Dire un peu ta bonté, ton charme,
Tout ce qu'aimèrent ceux que le destin désarme,
Parer ta mort de cette larme,
Voilà tout mon orgueil du livre que voilà.

Ce livre filial né de mon âme amère,
Ce poème, gerbe de fleurs,
C'est toute ma tristesse et celle de mes sœurs...
— Et puisse-t-il bercer les cœurs
De ceux qui, comme nous, pleurent tout bas leur mère.

# II

# DE PROFUNDIS

# LAMENTO

Que le voile du deuil couvre à jamais de noir
Mon âme immensément amère.
Oh ! pourquoi donc, hélas ! ai-je connu le soir
Où j'ai vu se mourir ma mère ?

Pourquoi donc ai-je vu ce fragile être humain
Dans l'ombre devenir fantôme ?
Son cœur s'est arrêté de battre dans ma main.
Je le sens toujours sous ma paume.

Le jour tombait ; et moi je regardais ses yeux
Qui n'en pouvaient plus de souffrance.
Et je voyais mourir devant moi mon enfance
Et tout le passé merveilleux.

Il faut, quand l'âge vient, que notre mère meure,
On me l'a dit, on me l'a dit.
Mais moi, sans rien savoir, à jamais je la pleure
Comme une mère son petit.

Certes, la vie, avec tout ce qu'elle a qui navre,
M'a fait respirer son parfum.
Mais quand, la veille encore, on adorait quelqu'un,
Être la fille d'un cadavre !

Ses yeux, ses larges yeux qui regardaient sans voir,
Qui sombraient au fond de la terre !
Oh ! pourquoi donc, hélas ! ai-je connu le soir
Où j'ai vu se mourir ma mère ?



Est-ce ordre naturel et justice, vraiment,
Qu'il faille que cette heure sonne ?
Ne plus jamais, jamais dire ce mot : « Maman ».
N'être plus l'enfant de personne.

J'en atteste mon âme ivre de désarroi :
Je dis qu'elle est morte trop vite.
Moi, je n'ai pas d'enfant. Elle était ma petite
Et je la berçais contre moi.

Dans mon cœur sanglotant, qu'est-ce qui fera taire
L'irréparable désespoir ?
Oh ! pourquoi donc, hélas ! ai-je connu le soir
Où j'ai vu se mourir ma mère ?

Tout mon cœur était pris par ses gestes touchants.
Pourquoi ne l'ai-je pas suivie ?
Il me faut vivre encor la moitié de ma vie,
Et, partout, les gens sont méchants.

Il me reste à présent sa tombe entre des tombes...
Sous ce reposoir anguleux,
Au fond du cimetière où chantent des colombes,
Dorment à jamais ses grands yeux.

Jusqu'au jour de gésir comme elle sous la pierre,
Je ne dois plus jamais la voir.
Oh! pourquoi donc, hélas! ai-je connu le soir
Où j'ai vu se mourir ma mère ?



## BERCEUSE FUNÈBRE

Endors-toi, maman, voici l'agonie.
Abandonne-toi sur l'oreiller clair.
Ferme tes grands yeux lassés d'insomnie,
Dors ! Repose-toi d'avoir tant souffert.

Lorsque vient la nuit, il faut que l'on dorme.
Tu les jalousais, ceux qu'un philtre endort.
Mieux que par morphine et par chloroforme,
Voici le sommeil de la bonne mort.

Tu la demandais, elle était ton havre,
Tu la poursuivais de tes vœux constants.
Endors–toi, maman ! Dans quelques instants
Tu ne seras plus qu'un petit cadavre.

Endors–toi, maman ! croise tes deux mains,
Ferme tes deux yeux pendant que je pleure
Endors–toi, maman ! Tu vas, tout à l'heure,
Quitter à jamais les tristes humains.

Endors–toi, maman! Dans le jour qui baisse,
Tu vas devenir un spectre nouveau.
Endors–toi, maman, car voici la messe,
Le grand cimetière et l'étroit caveau.

Endors–toi, maman ! Au temps de l'enfance,
Tout en nous chantant tu nous endormais.
Oh ! que de fatigue ! Oh ! que de souffrance !
Tu peux, maintenant, dormir à jamais.



Mère au vaste cœur, vieillie, épuisée,
Tu l'as bien gagné de mourir enfin !
Sur ton pauvre lit de martyrisée,
Endors–toi, maman, car voici la fin.

Endors–toi, maman ! Seule je t'assiste.
Je suis là. C'est moi, ta dernière enfant.
Mon cœur, jusqu'au bout, t'aime et te défend,
Endors–toi, maman au regard si triste.

Endors–toi, maman, courage vaincu,
Charmante maman si modeste et sage.
Endors-toi, maman, cher petit visage.
*In pace,* maman ! Meurs d'avoir vécu.

# AGONIE

Mes yeux, comme du sang, versent des flots de pleurs.
Maman qui m'as portée et nourrie et bercée,
Toi que je partageais avec toutes mes sœurs,
Je suis seule avec toi, je te vois renversée,
Je t'appelle... — Maman ! Est-ce vrai que tu meurs ?

La voici donc, l'horreur que l'on ne peut pas dire !
Sur ce lit où ton corps tragique a tout souffert,
Où pleuraient tes grands yeux révulsés de martyre,
Je fixe maintenant ton visage si cher
Dont se pince le nez, dont la bouche se tire.

« Oui !... Oui !... C'est bien cela, dit l'instinct animal.
Oui, c'est la MORT ! Tu peux hurler comme une bête ;
Tu l'as bien reconnu, le grand signe fatal !
Après la vie, après tout ce qui fait du mal,
Voici le grand repos mérité qui s'apprête. ».

Oh ! maman ! La tristesse affreuse de tes yeux !
Tes beaux yeux maternels, tes yeux d'honnête femme,
Ils se sont à demi refermés sur leur drame,
Ils semblent, en mourant, à jamais douloureux.
*Triste jusqu'à la mort*, certes, pauvre chère âme !

Autrefois, tout en nous berçant, tu t'endormais.
Tu t'endors, je vois bien, ce soir encore, mais...
— Maman, je suis toujours ta petite dernière ;
La nacre de la mort brille sous ta paupière,
Maman, maman, vas-tu nous quitter à jamais ?

Le crépuscule vient. Ton râle monte à peine.
En toi va s'engloutir la nuit avec la mort.
Pour bercer en pleurant ton âme qui s'endort,
Comme toi je fredonne : « Au bord d'une fontaine »,
« Le Roi Louys... » Maman, t'en souvient-il encor ?



... Requiescat ! Voici le suprême naufrage,
Et tes funèbres yeux sont restés sans espoir.
Jusqu'au spasme final j'ai guetté ton visage,
Et j'ai compris le sens de ta dernière page
Et que tu descendais au fond d'un gouffre noir.

Maman ! Maman !... Alors c'est donc cela, la vie ?
Tant lutter pour ainsi sombrer dans l'océan ?
Redescendre à jamais quand la côte est gravie ?
Mourir ?... Toute espérance à présent m'est ravie.
— Oh ! pourquoi t'ai-je vue entrer dans le néant ?

## VISAGES

Le frisson m'est resté jusqu'en chaque vertèbre.
Morte !.. Et, subitement, voici, comme par jeu,
Que, rajeunie et rose, on croit, fardée un peu,
Qu'elle est une marquise ancienne et funèbre.

Pourtant je sais bien, moi, que mes derniers baisers
S'étonnaient, pour finir, de changements fantasques
Et de voir un à un apparaître les masques
De tant d'êtres divers, cachés, superposés.

M'a-t-elle révélé son âme aux sept visages,
Moi sa fille-poète assise à son côté ?
Me faisait-elle lire enfin toutes ses pages
Avant de s'endormir pour une éternité ?

Sans doute au lit de mort, martyre ravagée,
A-t-elle reproduit des figures d'aïeux.
Qui donc étaient ces gens ?... Qui cette femme âgée
Qui ce jeune homme ? Et qui cette enfant aux grands ye

Pour finir, cette face étrange d'agonie
Formidable, vraiment, toujours je la verrai,
Et l'horreur de la maigre et vivante momie,
Et ces yeux, et ces yeux, regard désespéré.

Et, lorsqu'il a fallu qu'elle s'arrachât l'âme,
Quand l'effort inouï crispa ses pauvres traits,
A jamais j'entendrai les trois grands cris muets
Qui forcèrent les coins de sa bouche de femme.



Pourquoi donc tout à coup ce visage qui ment ?
L'effort est fini, certe, et l'âme est arrachée.
Mais, devant cette morte adorable couchée,
Sombrement je me dis : « Ce n'est pas vrai, maman ! »

## MORTE...

... Morte... La souffrance abattue,
Le calme en elle pour toujours.
Sur son lit elle va, deux jours,
Devenir sa propre statue.

Longue idole, dévotions
Vers les mains de cire, la tête
D'ivoire ; murmure de fête
Et de félicitations.

Quoi ?... Quelle épouvante physique ?
— Voici la mort, vite des fleurs !
Pour ce visage sans couleurs,
Cierges, bouquets, encens, musique !

Venez tous la voir ! C'est maman !
Très précieuse et bien coiffée
Elle sourit, car la mort-fée
L'a faite Belle au Bois Dormant.

Pendant deux longs jours, autour d'elle
On est venu pour la fêter.
Elle était si coquette et belle,
Que j'en concevais vanité.

J'oubliais comme elle était morte,
Avec quels yeux, toute l'horreur.
Je lui souriais... — Oh ! stupeur
Du cercueil debout à la porte !



# L'INTRUS

Le cercueil vient d'entrer tout debout dans la chambre,
Et le voici dans l'angle où ces gens l'ont rangé.
— Un peu de soleil luit, qui dit déjà septembre.

Qu'est-ce qui calmera le tremblement que j'ai ?
Au pied du lit où dort notre morte d'ivoire,
Toutes, nous regardons ce long meuble étranger.

*Le cercueil de maman...* On ne peut pas y croire.
Cela va-t-il longtemps rester au pied du lit
Avec, le long du mur, cette grande ombre noire ?

O cher petit cadavre élégant et joli
Qui dors si bien, les doigts croisés sur une rose,
Entre ces deux draps blancs qui ne font pas un pli,

Maman morte, maman, pauvre petite chose
Couchée ici parmi des cierges et des fleurs,
Ton repos sur ce lit n'était donc qu'une pause ?

Ce soir, malgré nos cris, ce soir, malgré nos pleurs,
Des mains dérangeront ta dernière toilette,
Tandis que le scandale agitera nos cœurs,

Et cette boîte-ci qui, tout debout, te guette,
Que tu n'avais pas vue et ne connaissais pas,
Va s'ouvrir toute grande afin que l'on t'y mette ?



***

Voilà ! C'est pourtant lui, ce cercueil où tu vas,
Ce monstre, cet intrus, qui sera ton intime,
Qui sera le vrai lit où tu reposeras.

Encor vide de toi, terrible comme un crime,
Quand tu t'engouffreras dans le caveau rouvert,
Tu n'auras plus que lui pour compagnon d'abîme.

C'est cette nouveauté, sombre sur le mur clair,
Qui connaîtra la vie, inconnue à ce monde,
De ton corps en travail au fond du trou sans air,

De ton corps qui voudra, sous la terre profonde,
Devenir peu à peu le suprême ossement,
Vie énergique et lente, emmurée et profonde.

C'est cette boîte, oui, cette bière, maman,
Dont nous haïssons tant la forme étroite et nette,
C'est cela qui verra le grand accouchement

De ta chair maternelle enceinte du squelette !



***

— Non ! Non !... Je te salue, insolite étranger !
Si de ton chêne neuf nous avons fait l'emplette,
C'est qu'il nous fallait bien, dans son écrin, ranger

Notre mère d'ivoire, endormie et coquette.

## ENCORE CELA

Elle était debout, cette bière,
Au pied du lit, devant maman.
Elle attendait patiemment
Puis l'a eue enfin tout entière.

Qui donc, qui donc fut la chercher,
Et qui donc l'avait apportée ?
On eût dit qu'elle allait marcher.
La chambre était épouvantée.

Je regardais, serrant les dents,
Avec un sanglot inutile,
Cette bière, dernier asile.
— Oh ! toute seule là-dedans !...

Pendant cinq heures je l'ai vue,
Debout dans son reçoin hanté,
Qui semblait dire à l'attendue :
« J'attends... Mais j'ai l'éternité. »



## LES FUNÉRAILLES

Cette fête riche de fleurs,
Fête noire, maman, dont c'est toi l'héroïne,
D'un sanglot refréné nous remplit la poitrine.
Pauvre petit troupeau, dites toutes, mes sœurs ?
Ce char qui va, plein de lenteurs,
Pourquoi donc traîne-t-il tant de femmes en pleurs ?

Beau jardin d'été, cimetière,
Voici ta porte ouverte en triomphe pour nous.
Nous avons traversé la ville tout entière.
Paris a salué maman dans la lumière,
Et le matin était très doux
Pour la morte passant dans sa noire litière.

Nous faut-il ainsi, pas à pas,
Te mener vers la terre où l'on descend si bas ?
De moi la plus petite à notre sœur l'aînée,
C'est de tes flancs, maman, que notre troupe est née,
Et nous ne te sauverons pas
A l'heure du tombeau, dernière destinée ?

Le voici, mon Dieu, ce caveau !
On l'a rouvert pour elle à côté d'un bel arbre.
Descendre là-dedans tandis qu'il fait si beau !
Quelque chose s'éteint comme un dernier flambeau...
Amen ! Que dans l'ombre et le marbre
S'accomplisse l'horreur de la mise au tombeau.

Du moins, sous la grande blessure,
Nous n'aurons pas fui, nous, comme les autres font.
Maman ! Maman ! Voici tous tes enfants en rond.
Nous nous penchons pour voir le cercueil jaune et long
Qui, par la dernière fissure,
Semble encore crier vers nos visages : — « Non ! »



Maçons, maçons, allez moins vite !
Vous ne savez donc pas que vous murez maman,
Que votre plâtre affreux, votre horrible ciment
Nous ferment à jamais la porte de son gîte ?
... Maman !... Oh ! la pauvre petite !...
— Allons-nous en, mes sœurs. C'est fait. Allons-nous en.

# RONDE

Des pleurs coulent sur six visages,
Plus ou moins fort, plus ou moins fort !
Des pleurs coulent sur six visages,
Car la cloche a sonné la mort.

Nous étions six petites filles
Sachant si bien dire « maman... »
Nous étions six petites filles
Que revoilà pour un moment.

Chacune a repris son enfance
Malgré les longs ans révolus,
Chacune a repris son enfance
Pour pleurer celle qui n'est plus.

Autour d'elle, petite troupe,
Les six sont là comme autrefois,
Autour d'elle, petite troupe,
Et c'est pour la dernière fois.

Ainsi se défont les familles.
Plus de lien entre nos cœurs.
Ainsi se défont les familles.
Hélas ! mes sœurs ! Hélas ! mes sœurs !...



## SAINT SYLVESTRE

Voici : Pour la première fois
Je ne t'ai pas dit : « Bonne Année ! »
Cette couronne lourde aux doigts,
Sans parler je te l'ai donnée.

Seule et noire dans l'hiver blanc,
Sur ta tombe où l'arbre s'incline,
Je venais, pour le nouvel an,
Pleurer mes larmes d'orpheline.

La mort habitait les tombeaux,
L'hiver mettait dessus sa neige.
Et moi, retenant mes sanglots,
« C'est le froid partout, me disais–je. »

Cet an qui meurt, c'était encor
Un morceau de ton existence.
C'était la date de ta mort...
Demain, demain, quelle distance !

Demain commence l'an nouveau
Pour lequel tu n'es qu'une morte.
Vœux ? Souhaits ?.. Plus rien ne t'importe
Que ta place dans ton caveau.

Comme tout mon être se cabre !
Là, sous cette pierre, maman,
En somme peu profondément,
Tu n'es plus qu'un objet macabre.



Tu ne me verras jamais plus.
Pour toi ma vie est terminée.
Tant de jours, ce soir révolus,
C'est, pour toi, ma dernière année.

L'an neuf qui te reste étranger
Sera donc le début d'une ère.
Je vivrai maintenant sans mère,
Tu ne me verras plus changer.

Adieu, maman ! Sans nulle envie
Je vais vers la maturité.
Ce soir, la moitié de ma vie
S'engouffre dans l'éternité.

Adieu maman, tombe carrée !
Hélas ! Quand minuit sonnera,
Froide, noire, commencera
Ta première année enterrée...

# III

# EN DEUIL

# EN DEUIL

Le cri horrible de ma vie,
Depuis le temps que je le tais,
Le voici donc : moi, j'apportais,
Grande vivante inassouvie,
Toute ma merveille à la vie.

Quel fut mon destin enchanté ?
Ma jeunesse fut-elle heureuse ?
On dit : célèbre... glorieuse...
La gloire ? Ah ! quelle saleté !
*Haro* sur tout être enchanté !

Les dires de leur hérésie
Ont fait souvent rougir mon front,
Mes yeux pleurer. Horreur ! ils ont
Interprété ma poésie !
Oh ! leur venimeuse hérésie !

J'avais mon secret en dedans,
Interne réponse à leur crime,
Ma solitaire vie intime,
Ma chère enfance aux belles dents,
Tous mes souvenirs en dedans.

Et voici ce tournant de page.
Une morte a pris mon trésor.
Mon enfance est frappée à mort,
Et, subitement, j'ai mon âge.
— Que seule à ce tournant de page !

Mon âge !... Tout mon cœur dit : Non !
Pour aller du côté de l'ombre,
Pas d'enfant, pas de compagnon ;
Moi-même, camarade sombre
Aux bonheurs d'ici disant : Non !



Ainsi l'heure est enfin venue
D'être moins jeune que toujours ;
Connue, hélas ! et méconnue,
Je dois voir s'assombrir mes jours,
Et cette mort est survenue !

Mon nom reste à jamais public,
M'ôtant le charme d'être seule.
La foule aux yeux de basilic
A mis à mon cou cette meule,
Mon nom, mon pesant nom public.

L'ironie où plonge ma vie
Me fait sourire amèrement.
Tandis que ma route dévie,
Tandis que j'appelle maman,
On ricane autour de ma vie.

Tout mon être désespéré
Demande à reposer sous terre.
Je veux aller où j'oublierai,
Je veux aller avec ma mère.
Mon cœur est trop désespéré.

Je veux retourner auprès d'elle,
Comme elle avoir froid à jamais.
Je veux sa ténèbre éternelle,
Je veux son néant. Je l'aimais,
Je veux retourner auprès d'elle.

Je veux tout quitter pour la mort,
Tout quitter, me quitter moi-même.
Je crie et pleure sur le bord
De cette profondeur suprême ;
La mort, la mort, je veux la mort !



## JE ME SOUVIENS...

Je me souviens... Pendant que l'on murait sa tombe,
Dans ce bel arbre qui surplombe
Chantait sans cesse une colombe.

Le cimetière autour semblait un parc immense.
Je me disais : « Tout recommence,
C'est le château de son enfance.

« Nous qui pleurons ici ne sommes que ses filles.
Ci-gît, sous ces calmes charmilles,
La première de ses familles.

« Une race l'attend sous la pierre ancienne,
Très finement parisienne,
Et cette race, c'est la sienne.

« Tous et toutes, gens d'art et de haute culture,
Habitent cette sépulture,
Funèbre villégiature,

« Des aïeuls, des parents, et son père et sa mère,
Jeunes et vieux, vie éphémère,
Longue mort sous la terre amère. »

Et, devant le caveau de forme noble et belle
Qu'enchantait cette tourterelle,
Songeant qu'elle entrait là chez elle,

Je disais à ces morts qui la happaient si vite :
— « Oh ! notre infidèle petite !
C'est donc pour vous qu'elle nous quitte ?.. »



## L'OMBRE PORTÉE

En deuil, je suis semblable à l'ombre
De quelqu'un de toutes couleurs.
Je suis l'ombre grandie et sombre
D'une enfant jouant dans les fleurs.

Ma tête est lourde, mon cou ploie
Et je m'en vais décidément
Vers peu de bruit, vers peu de joie
Et ressassant toujours maman.

J'écoute si la voix câline
Et vieille va dire mon nom.
Mais hélas je sais bien que non,
Et tout me répète : *orpheline*.

Maintenant qu'elle n'est plus là,
Que l'air soit encor respirable
C'est cela, surtout, c'est cela
Qui ne me paraît pas croyable...

Tout ce noir qui me vêt de deuil
C'est, sur moi, restée et visible,
La grande ombre portée horrible,
L'ombre tout debout d'un cercueil.



## ILS DISENT...

Ils disent : « Tout le monde, après tout, perd sa mère.
Ce n'est pas extraordinaire. »
Et, devant le regard de leur banalité,
On songe : « Oui !... Formalité. »

Ainsi donc il n'est pas d'éternelle épouvante
Au fond de votre âme vivante ?
Vos mères, lorsque l'âge a raidi leurs genoux,
Sont mortes aussi devant vous ?

Ce n'est sans doute pas pour nous la même chose.
— Frêle, humble et jolie, une rose,
Rose toujours cachée et toujours parfumant,
Voilà ce qu'elle était, maman.

Rougissante d'avoir en elle tous les doutes,
Elle était notre enfant à toutes,
Et, chacune de nous, l'aimant à sa façon,
Lui faisait, je crois, la leçon.

Si petite au milieu de tant de grandes filles
Qui recommençaient des familles,
On n'aura jamais su le fond mystérieux
De son regard aux larges yeux.

Intimidée et douce, un peu froide, humble et bonne,
Était-ce une grande personne ?
Quant à moi, je sais bien comme mon cœur se fend,
Et que j'ai perdu mon enfant.



## LE PETIT SPHINX

Un petit sphinx, sans qu'on le sache,
Doit coucher au pied de ta croix.
Il apparaît la nuit, je crois.
En plein jour, le soleil le cache.

Il s'allonge parmi tes fleurs,
Il fait son nid dans tes couronnes.
Il sourit aux quelques personnes
Qui viennent t'apporter leurs pleurs.

Il est là sur la pierre nue,
A la fois charmant et fatal,
Spectre qui marque ta venue
Dans le tombeau familial,

Car tu vécus énigmatique
Dans ta glaciale douceur,
Ton grand amour intérieur,
Ta précision peu pratique,

Toi, muette abnégation,
Ame sensitive, régie
Par la changeante émotion,
Bonté faible et sombre énergie,

Chère vivante qui, souvent,
Déconcerta notre pensée,
Morte qui nous laisse rêvant,
O notre mère nuancée !



## CES FLEURS

Ces fleurs que je lui porte, hélas ! c'est pour moi-même.
Je me forge encor ce lien.
Pour elle, désormais, qu'on l'oublie ou qu'on l'aime,
Elle n'a plus besoin de rien.

Ce long chemin suivi, ce marbre qu'on décore,
C'est pour se faire une raison.
Je me dis que sa tombe est presque une maison,
Qu'elle est là qui m'attend encore.

Lorsque j'allais la voir, au temps qu'elle vivait,
Je lui portais toute ma vie.
Comme elle savait bien être sombre ou ravie
Au gré de ce qui m'arrivait !

— Maman, c'est moi ! J'apporte, avec mes fleurs futiles,
La lumière, l'espace, l'air,
Trois choses qu'avant tout il te fallait hier
Et qui ne te sont plus utiles.

C'est moi, maman ! Ainsi qu'autrefois sous ton toit,
J'apporte, avec ces fleurs vivantes,
Mes yeux, ma voix, mon cœur, trois choses émouvantes.
Mais qu'est-ce que cela pour toi ?

Invisible, à présent, et seule, et séparée,
Tu n'es qu'un nom sur du granit.
Il ne te faut plus rien que l'étroit petit nid
Où ta personne est emmurée.



Pour en arriver là, que de jours, que d'efforts !
Prends donc cette gerbe légère.
Je la pose en tremblant, ainsi qu'une étrangère.
— Oh ! l'indifférence des morts !

# ANNIVERSAIRE

Un an d'éternité, ma mère.
Un an de caveau noir, de cercueil étouffant.
Un an dans le sein de la terre.
Un an ! comme un petit enfant.

Tu rajeunis d'être enterrée.
Il me faut vieillir, moi, jusqu'au bout, jusqu'au bout.
Mon âme est restée atterrée
Tout le long de ce jour d'août.

Qu'elle est claire, la vie, et forte !
Comme ils sont beaux les blés, et que le ciel est bleu !
Le soleil est comme du feu.
C'est l'été... Mais toi tu es morte.

Un an !.. Ta vie était finie.
Le souffle te quittait juste à cette heure là.
— Repose-toi dans l'au-delà.
Moi, je revis ton agonie.



## J'AI RETROUVÉ L'AUTOMNE

J'ai retrouvé l'automne et ses belles images.
J'ai retrouvé mes paysages,
J'ai retrouvé tous les visages
Laissés ici par mon passé.

J'ai retrouvé maman sur chaque route verte,
Et dans chaque rue, entr'ouverte
Sur la mer, qui se souvient, certe,
Du petit profil effacé.

Qu'elle ne hantât plus ces lieux chéris, qu'importe ?
Ne les hante-t-elle pas morte ?
Dans mon souvenir je la porte
Comme elle me porta jadis.

Ainsi rêvant je suis toute petite encore.
Démon familier que j'adore,
Maman, chagrin qui me dévore,
Est aussi mon beau paradis.

O maman qu'une mort si triste m'a ravie,
Souvenir de toute ma vie,
Maman dont j'ai toujours envie,
Tu n'es plus là, tu n'es plus là.

Pourquoi suis-je encor moi parmi le même automne,
Puisque, ressassant, monotone,
Tout mon être changé s'étonne
De ne plus croire à l'au-delà ?



## AU COIN DU FEU

Lorsque la journée est finie,
Au coin du feu, le soir, en remuant le bois,
Je me prends à tâcher, rêverie infinie,
De retrouver tes yeux, de retrouver ta voix.

Je revois des gestes, des choses :
Tes deux bandeaux d'un gris si doucement châtain,
Ton regard froid, si tendre et si changeant, ton teint
Où brillèrent toujours ces deux petites roses.

Fragile, douce et sans éclat,
C'est toi dans ta grâce humble et ton charme indicible,
Si vivante en mon cœur qu'il me semble impossible,
Maman, chère maman, que tu ne sois plus là.

... Non, personne n'est à la porte.
Je suis silencieuse et seule sous mon toit.
Au coin du feu je pense à toi, je pense à toi,
Et je crois que cela t'empêche d'être morte.



## ENCORE LE NOUVEL AN

Ce visage de tous les jours,
Il n'est plus que de l'invisible.
Est-il possible ! Est-il possible !
Partout je le cherche toujours.

Allant te dire : « Bonne année ! »
Au fond de ton jardin des morts,
Oui, malgré cette destinée
Éternelle où, sans fin, tu dors,

Je croyais, marchant dans la rue
Où les gens courent aux cadeaux,
Devant moi te voir, apparue
Avec ton humble petit dos.

Je voyais ta capote noire,
Ton manteau, suivre leur chemin.
Tu marchais, douce et sans histoire,
Et ton parapluie à la main.

Il y avait un peu de boue,
Il faisait tiède doucement.
Je répétais : « Maman ! Maman ! »
Et des larmes cherchaient ma joue.

Il me faut donc dire : « Jadis ! »
Maman si petite et si bonne,
Es-tu morte, es-tu morte, dis,
Que je te porte une couronne ?



Es-tu vraiment ce grand tombeau
Que je viens visiter sans cesse,
Dans ce jardin plein de tristesse,
Hélas ! même quand il fait beau ?

Nous avons dit tant de paroles
Et nous nous connaissions si bien !
Et maintenant plus rien, plus rien
Qu'un peu de vent dans tes corolles.

O maman, tombe que voilà,
Pierre froide, silence insigne,
Ne pourrais-tu me faire un signe
Qui me fît croire à l'au-delà ?...

# IV

# SOUVENIRS

# COMME TOI

La spirituelle et physique
Musique,
Je la dorlote sous mon toit
Comme toi.

La beauté qu'aimaient tes prunelles
Si belles,
Je lui rends tout ce qu'on lui doit,
Comme toi.

Les humbles gens, les pauvres charmes,
Les larmes,
J'aime les bercer contre moi
Comme toi.

Je voudrais être douce et bonne
Personne
A suivre une humble et calme loi
Comme toi.

Mais moi je ne suis qu'un poète.
Ma tête
M'empêche, toujours en émoi,
D'être toi.



## A SES MAINS

### I

Je veux ici tes mains auprès de mon esprit,
Tout comme si leur petite ombre
S'allongeait, délicate et sombre,
Sur cette page blanche où mon rêve s'inscrit.

Venez vivre à jamais, deux mains tout en ivoire,
Parmi ces poèmes pieux,
Pour que, regardant par mes yeux,
Ceux qui liront ceci vous aient en leur mémoire.

Elles avaient bercé, ces deux blanches mains-là,
Tous les nouveau-nés que nous fûmes,
Souvenir perdu dans les brumes
De la première enfance, insondable au-delà.

Elles avaient bercé, puis soigné, des années,
Toujours soigné, si doucement.
C'étaient bien des mains de maman,
Des mains que le devoir faisait passionnées.

Elles avaient cousu des milliers de points,
Ouvrage blanc des heures lentes,
Infatigables, patientes,
Toujours cousu pour nous, inventeuses de soins.

Elles avaient, tes mains, maman, versé des charmes
Aux malades sur l'oreiller;
Et, tristement réfugié,
Ton visage, souvent, y avait mis ses larmes.



Et, lorsque vint l'horreur longue des derniers jours,
— Qu'à jamais mon être en frissonne ! —
Ne pouvant plus soigner personne,
On les eût dit alors appelant au secours.

Petites mortes mains, quand je vous ai croisées
Sur cette rose de l'adieu,
Mains froides, quand ma bouche en feu,
Pour la dernière fois, enfin, vous a baisées,

Comme j'ai bien senti mon cœur dépossédé,
Mains d'honnête femme et de dame !
Et, ce dernier regard, quel drame,
Chers petits pouces ronds, cher petit doigt du dé !

Mains qui vous dépouillez, à présent, d'heure en heure,
Dans le caveau privé de jour,
Pour laisser paraître à son tour,
Maigre effroyablement, la main intérieure,

Belles mains de maman, ne vous remplaceront
Jamais nulle autre humaine paume,
O mains désormais de fantôme,
Invisible cachet sur ma joue et mon front !



II

Elle ne savait pas comme elle était jolie,
Son active petite main.
Quand on le lui disait, elle songeait : « Folie ! »
Avec un sourire gamin.

Elle nous répondait : « Elle est comme le reste !.. »
De sa naissance à son tombeau,
Elle sera restée éperdûment modeste.
Pour elle, tout était trop beau.

— Reposez, chères mains qui vous êtes usées
A donner tant de soins divers.
Reposez à jamais, tranquilles et croisées,
Au reliquaire de mes vers.

# INTÉRIEURS

## I

Je me souviens de mon berceau
Tout au fond, tout au fond d'un rêve.
Il balançait comme un vaisseau
Sur la vague qui le soulève.

Je me souviens de ta chanson
Tristement, tristement la même.
Maintenant encore je l'aime
Et la redis à ta façon.

Je me souviens des ombres basses
Noires, noires sur les murs blancs,
Et de tous les fantômes lents
Qui se promenaient dans les glaces.

Je me souviens du grand plafond
Hanté, hanté par la veilleuse,
Et de ma tristesse sans fond,
Toute petite âme peureuse.

Je sens encor, je sens encor
Cette toute première enfance,
Et c'est en moi, lorsque j'y pense,
Désespéré comme ta mort.



## II

Quand venait le soir tu cousais un peu...
Travail de maman jamais ne s'achève.
Dans son fauteuil rouge, au coin de son feu,
Fumait notre père en suivant un rêve.

Autour de vous deux qui ne disiez rien,
Moi la plus petite et mes sœurs aînées
Nous faisions sans bruit notre va et vient.
— Oh! soirs de jadis, ô fraîches années!

Parfois, doucement, un rien de sommeil
Inclinait ton front sur ton lent ouvrage.
Et nous riions, nous, c'était de notre âge,
De ce geste là, chaque soir pareil.

Mon père rêvait dans sa fumée âcre.
Toi, les yeux mi-clos, tu dormais, maman.
Et j'ignorais, moi, que ces yeux de nacre
Me montraient déjà ton dernier moment.



III

Avant de vivre, avant ce qui flambe et s'éteint,
A l'âge adolescent où tout l'être se cambre,
C'était toi qui venais m'éveiller dans ma chambre,
Premier visage du matin.

Les volets, en s'ouvrant, te faisaient toute claire.
Ton sourire un peu triste annonçait : « Me voilà ! »
Dans la grande maison, tes filles et mon père,
Toute la famille était là.

C'était toi, c'était toi, maman, toute vivante,
Toi qui devais mourir un jour seule avec moi.
Et je ne pleurais pas, ces matins-là, d'émoi.
— Oh ! ta fin tragique et navrante !

C'était toi, droite, alerte, et rose de santé ;
Et moi je n'étais pas immensément ravie.
« Bonjour, maman ! » disais-je. Et c'est tout. Car ta vie
Me semblait une éternité.



IV

Lorsque je débarquais avec mon compagnon,
L'Orient dans les yeux et le rire à la bouche,
Portant l'inquiétude et l'orgueil de mon nom
Au fond de mon âme farouche,

Lorsque je revenais de mes lointains voyages,
Du grand soleil arabe et de l'infini bleu,
Je vous trouvais tous deux assis au coin du feu,
Un peu plus courbés par vos âges.

Mais comprenais-je, hélas ! ô mon père et ma mère ?
Souriants tous les deux, vous sembliez pareils.
Je secouais sur vous mes déserts, mes soleils,
Toute l'éclatante chimère,

Et je ne voyais point passer sous votre porte
La grande ombre du spectre éternel et sans yeux,
Les doigts déjà tendus vers tout ce qu'il emporte,
Et qui vous guettait tous les deux.



# VERDURES

## I

Où fut mon âme avant que d'être faite chair ?
Je ne sais pas mon nom. Suis-je garçon ou fille ?
Deux ans... Trois ans... Je vois ! Un rond de soleil brille
Dans mon premier jardin qu'emplit toute la mer.

Il semble qu'en ce corps de deux ou trois années
Un grand passé subsiste, informe paradis.
Parmi le va et vient de mes cinq sœurs aînées,
La vie humaine monte à mes yeux agrandis.

La pelouse, dans l'ombre, est haute, décoiffée.
Tout ce que j'aperçois est de l'immensité.
Un peu du merveilleux *d'avant* fleurit l'été.
Dans chaque rose dort une petite fée.

Il fait beau. Pourquoi donc cette angoisse ? Pourquoi ?
Cette fleur dans ma main, qu'est-ce qui me l'a mise ?
Je suis à cette place où mes sœurs m'ont assise.
Si grande sur l'allée, est-ce l'ombre du toit ?

Je vais pleurer, ici, petite, si petite.
Ne va-t-on pas venir à mon secours, vraiment ?
Un pas... Deux bras tendus... Oh ! prends-moi, prends-moi vite,
Je te vois, je te sens... C'est toi, maman !... Maman !...

Être sur tes genoux, oui, oui... De tout mon être
C'est cela, seulement cela que j'ai voulu.
Car tes genoux, maman, c'est encor l'absolu
Où l'on était si bien, hélas ! avant de naître...



## II

Comme il fait chaud ! Je suis une petite fille.
Un tilleul vaste embaume au-dessus du gazon.
Les arbres sont chargés de ciel et d'horizon,
Leur grande ombre a des trous où le soleil scintille.

O beau temps ! La verdure est renversée en moi.
Je suis comme un miroir tremblant où tout remue,
Que le parc est profond ! Combien je suis émue !
Mais je n'ai que dix ans... J'ignore mon émoi.

Petit être angoissé que le soleil rassure,
Je vis ce jour, si long qu'il n'aura pas de nuit.
Mes sœurs! Les jardiniers fauchent l'herbe, aujourd'hui!
Sentez-vous dans le vent la petite odeur sûre?

Maman, à la maison, coud en pensant à nous.
Nous savons qu'elle est là derrière les persiennes.
Dans l'ombre, son ouvrage est blanc sur ses genoux.
Son silence est chargé de guêpes musiciennes.

Nous sentons, à travers les bonds que nous faisons
Dans cette herbe coupée à goût de pimprenelle,
Qu'elle est là, notre mère, et qu'elle est éternelle
Comme l'air, le soleil, le ciel et les saisons.

Sur nos sommeils, réveils, études, folles danses,
A jamais sont ouverts, sous deux simples bandeaux,
A jamais sont ouverts ses yeux de trois nuances,
A jamais est penché son frêle petit dos.



Son âme est là, mêlée à la verte féerie,
Au milieu de nos jeux qui crient à pleins poumons.
Et c'est si naturel, sa présence chérie,
Que nous ne savons pas même que nous l'aimons.

## III

Me voici presque adolescente.
Je joue encor, rieuse et les cheveux au vent,
Avec, sombre déjà, cette âme effervescente
Qui va rêvant, rêvant, rêvant.

L'automne a des jaunes funèbres.
La mer aux cent couleurs y chante à pleine voix.
Toute la poésie attend dans mes vertèbres.
La chasse court à travers bois.



Enfant hanté qu'un rêve agite,
J'aime, à travers mes jeux, l'automne au désespoir.
Parmi mes grandes sœurs, au fond du vieux manoir,
Notre mère est toute petite.

Les yeux sauvagement au loin,
J'écoute les accents de la naissante lyre.
Notre mère... Mon cœur ne s'y attarde point,
Pas plus qu'à l'air que je respire.

Ses soins, son amour, sont les mets
Dont la table, toujours, fut amplement servie.
Nécessaire et fatale, elle est, comme la vie,
Présente, et ne mourra jamais.

## IV

C'est la jeune fille tragique
Qui hante sans cesse les flots.
Son cœur a d'immenses sanglots.
C'est la jeune fille tragique
Que mène un rêve nostalgique.

Elle va, parlant à la mer,
Cette fraternelle sirène.
Son âme n'est jamais sereine.
Elle va, parlant à la mer.
Elle est ivre de sel amer.

Elle les prévoit, les défaites,
Oui, l'horreur de tout ce qu'on voit.
Mais elle a vingt ans. Elle croit
Que les humains sont des poètes.
Elle les prévoit, les défaites.

Étrange, elle passe au lointain.
Son cou porte un collier de baies.
Elle est belle, le long des haies.
Étrange, elle passe au lointain,
Sœur du printemps et du matin.

Et toi, toujours dans la demeure,
Mère, tu vieillis pas à pas.
L'enfant ne s'en aperçoit pas.
Et toi, toujours dans la demeure,
Tu vis, encor bien loin de l'Heure.

Le sait-elle, que tu vieillis,
Que doucement ta force s'use ?
Ta dernière enfant, cette muse
Le sait-elle, que tu vieillis,
Tout à ses rêves inouïs ?...



Modeste, bonne, douce, intime,
Elle sait seulement de toi
Que c'est toi le foyer, le toit,
L'être bon, doux, modeste, intime,
— Et que, cela, c'est légitime.

V

O jeunesse qui vas, de toi-même occupée !
Au jour venu, j'ai su ! J'ai su
Mon bonheur dans le parc moussu,
Quand la vie enfin m'a frappée.

Un certain soir, alors que j'ai, pour vivre aussi,
Quitté ma maison, ma grisaille,
Quand j'ai connu cette heure-ci
Qui vous arrache les entrailles,

Comme, ce certain soir, j'ai bien senti, maman,
Que ma chair venait de la tienne,
Et quelle tendresse ancienne
Me ligottait à toi, vraiment !

Après, après, ce fut un immense silence.
Mon cœur vivait ailleurs, ôté.
Maintenant c'est l'éternité,
Ce silence bien plus immense.

Moi qui ne disais rien, toi qui devinais tout,
C'était un miracle, il faut croire.
— Dire que, pour toi, mon histoire
N'aura pas été jusqu'au bout !



## VI

C'est un parc frais et ténébreux
Sur des lointains couleur de perle.
La verdure a des dessous bleus
Où chante la gaieté d'un merle.

Ce cimetière printanier,
Pieusement j'y suis venue.
Des lilas sont dans l'avenue
Comme des fleurs hors d'un panier.

Comme, ce certain soir, j'ai bien senti, maman,
Que ma chair venait de la tienne,
Et quelle tendresse ancienne
Me ligottait à toi, vraiment !

Après, après, ce fut un immense silence.
Mon cœur vivait ailleurs, ôté.
Maintenant c'est l'éternité,
Ce silence bien plus immense.

Moi qui ne disais rien, toi qui devinais tout,
C'était un miracle, il faut croire.
— Dire que, pour toi, mon histoire
N'aura pas été jusqu'au bout !



## VI

C'est un parc frais et ténébreux
Sur des lointains couleur de perle.
La verdure a des dessous bleus
Où chante la gaieté d'un merle.

Ce cimetière printanier,
Pieusement j'y suis venue.
Des lilas sont dans l'avenue
Comme des fleurs hors d'un panier.

Les tombeaux blancs, dans l'ombre verte,
En ce lieu du parfait sommeil,
Tremblent de taches de soleil.
Le mois de mai triomphe, certe !

Parmi les sépulcres je viens
Saluer celui de ma mère.
Et, le front bas, je me souviens
Avec une tendresse amère.

Aux temps passés, qu'il faisait beau
Dans les grands parcs de notre enfance !
Que fais-je ici, dans ce silence,
Et seule devant un tombeau ?

Pauvre maman ! Le lilas tremble,
Bleu, violet, incarnadin.
Voici donc le dernier jardin
Où nous nous retrouvons ensemble...



## V

## A MES SŒURS

# A MA SŒUR L'AINÉE

Ma sœur, tu le diras à tes petits-enfants,
Puisqu'ils peuvent déjà comprendre quelque chose.
Tous les quatre, âges triomphants,
Parent tes cinquante ans de leurs boutons de rose.

Enfants de tes enfants, enseigne-les, ma sœur!
Raconte-leur maman comme une belle histoire.
Qu'ils aient son nom dans leur mémoire,
Qu'ils aient son souvenir bien-aimé dans leur cœur,

Pour qu'un jour, quand leur tour sera venu de vivre,
Ayant été nourris de cet amour pieux,
Le sachant par cœur comme un livre,
Ils puissent l'enseigner à leurs enfants à eux.



## A MA SŒUR DOULOUREUSE

La guerre, cette image effroyable, effacée
Pour un moment, s'est tue au fond de mon esprit.
Mais, à travers mon deuil, voici comme un grand cri
De soldatesque trépassée.

Tous les morts de la guerre, ô malheureux soldats !
Sous le ciel qui frémit, dans la terre qui bouge,
Vous voici donc couchés sans cortège et sans glas,
Frappés par la grande mort rouge !

La route s'ouvrait vaste où vous pouviez courir.
Tout à coup vos vingt ans sont entrés dans l'histoire.
Mais la mort rouge est belle auprès de la mort noire.
Être tué n'est pas mourir.

Mourir, c'est endurer la peine forte et dure
Du mal qui suit son cours et révulse les yeux.
Mourir, c'est s'en aller parce que l'on est vieux,
C'est obéir à la nature.

Tous les morts de la guerre, immense tournoiement,
Jeunes spectres bleu-pâle, héroïque cohorte,
Vous qui vous débattiez en appelant « maman » !
Accueillez bien ma chère morte.

L'au-delà doit trembler de bruits entrechoqués
Tant vous l'avez rempli, tous les morts de la guerre !
Pour la conduire, faible et timide, ma mère
Aura deux petits-fils casqués.



Deux petits-fils, ceux-là qui l'avaient précédée,
Rêveurs sacrifiés, non héros triomphants.
Ils ont dit à la mort, eux : « Voici notre idée »,
Elle : « Voici tous mes enfants. »

Je le sais, je le sais, la grande guerre crie.
Une mère qui meurt en son temps, ce n'est rien.
Mais le plus beau soupir offert à la patrie,
C'est : « maman », quand on le dit bien.

## A MA SŒUR SUZANNE

Mieux que tous ses enfants qui l'entouraient en foule
Te souvenant encor de la chaleur de l'œuf,
Tu savais la soigner, ma sœur, ta vieille poule,
Comme un petit poussin tout neuf.

Pour elle, c'était toi la mère de famille.
Tu dorlotais ses maux tendrement, tendrement,
Et tu n'aimais pas plus ton fils et tes deux filles
Que notre fragile maman.

N'est-ce pas, maintenant qu'ils nous l'ont emmenée,
Maintenant qu'ils ont mis en terre son cercueil,
N'est-ce pas que tu crois, dans ton cœur en grand deuil,
Avoir perdu ta fille aînée ?



## A MA SŒUR PEINTRE

Ce portrait que tu fis et m'as donné, ma sœur,
Cette douceur,
Il me regarde, triste et souriant, ce double,
Derrière son verre un peu trouble.

Ce sont bien ses bandeaux, son grand regard charmant.
Je dis: « Maman ! »
Elle me suit des yeux, m'attire, m'ensorcelle,
Et je crois qu'elle est éternelle.

Il la met, ce portrait si fidèle et si beau,
Hors du tombeau.
— Ma sœur, je chéris tant l'image réussie !
Que cet amour te remercie.



## A MA SŒUR RELIGIEUSE

O toi, fille docile à cet appel fatal
Qui t'arracha si tôt à la tiède famille,
Toi dont la cornette qui brille
Imite les voiliers de notre port natal,

Ma sœur, t'en souviens-tu ? Vous en souvient-il, dites,
Que nous nous aimions bien, jadis, toutes les deux,
Quand, au fond du grand parc ombreux,
Nous étions, pour nos sœurs et maman, « les petites » ?

Moi qui déjà rêvais et ne croyais à rien,
Qui ne saurai jamais, hélas! vers quoi je crie,
Que n'ai-je un cœur comme le tien
Pour faire une prière à ta Vierge Marie!

Je lui demanderais, dans son éternité,
De vouloir bien bercer contre elle notre mère,
D'être sa sœur de charité
Pour remplacer là-haut notre amour éphémère.

Elle nous a quittés pour s'en aller si loin!
Je me dis que personne à présent ne la soigne,
Et je sens, ma peine en témoigne,
Qu'elle est toujours malade et qu'elle en a besoin.

Je dirais: « Sainte Vierge, au fond du ciel qui tonne,
Veuillez toujours rester près de notre maman
Et la dorloter doucement,
Puisque, comme ma sœur, vous êtes une nonne.



Maman ne croyait point en vous, pas plus que moi,
Mais maintenant qu'elle est à jamais dans la terre,
Le néant, cela fait si froid,
Que je cherche des noms à l'immense mystère.

Notre sœur, consacrée à Saint Vincent-de-Paul,
Vous honore parmi d'autres belles images.
Elle voit de divins visages
Se pencher sur les morts enfouis dans le sol.

Moi, je pleure tout bas et je ne puis rien croire.
Mais, devant la douleur de tout ce qu'il y a,
Du fond de ma détresse noire,
Je veux bien, pour maman, dire : *Ave Maria*.

# L'APPEL

A celle de nous six qui mourra la première,
— Peut-être toi, peut-être moi... —
A celle-là que, sans émoi,
Nous voyons respirer tranquille et familière,

A celle qui rompra le long collier d'enfants
Que notre mère a mis au monde,
Et vers qui la mort vagabonde
Crispe déjà l'horreur de ses doigts étouffants,

A celle, arbre marqué, de tout temps désignée,
— Sera-ce moi, sera-ce toi ? —
Qui, dans la mort, sera l'aînée,
Et peut-être a déjà l'hôtesse sous son toit,

A celle qui sera, la première, une tombe,
Nouveau-né du sombre berceau,
Qui sera le soldat qui tombe
Avant ses compagnons en montant à l'assaut,

A celle qui sera le deuil nouveau des autres,
La morte au visage d'élu
Qui va diminuer les nôtres,
— Laquelle de nous six ?... — A celle-là, salut !



VI

# MÉDITATIONS

# ARRACHEMENTS

C'est d'abord l'âge, et puis la maladie,
Et nous voici regrettant leur santé.
Oui, que cela leur soit ôté,
Semble déjà toute la tragédie.

Malade !... Et c'est, à la longue, normal.
Puis, un matin, ceci : le cœur se serre.
On a dit : « Cela va plus mal. »
Et nous voyons la mort tendre sa serre.

Les yeux trop grands et le menton trop fin
Disent, hélas ! ce que tout l'amour nie.
Certain soir, voici l'agonie,
Voici la mort... L'amour dit : « C'est la fin ! »

— Que non ! Ils sont sur leur lit mortuaire.
Leur beau visage est là parmi les fleurs,
Nous pouvons les couvrir de pleurs.
Nous leur parlons... Et soudain, c'est la bière.

Face des morts, ô reflet d'infini !
Vous n'allez pas refermer ce couvercle !
La douleur tourne dans son cercle.
L'amour hurlant déclare : « C'est fini ! »

C'est fini ? Non, pauvre amour, pas encore !
On haïssait hier l'affreux cercueil.
C'est lui qu'aujourd'hui l'on adore.
Quelle douleur quand il passe le seuil !



Quelle douleur pire encore : la fosse.
Ah ! cette fois, c'est vrai ! Voici la fin.
Non ! Non ! Elle était encor fausse,
Car voici l'angle où le front heurte enfin.

— C'est toi, tombeau ?... Pesante et triste pierre,
Me rendras-tu ce que tu m'as pris ? Non.
Mais ma tendresse reste entière,
Et je t'embrasse en te donnant un nom.

# DOUBLE

Tout ce menu bagage emporté chez les morts,
Ces objets familiers devenus si funèbres,
Ils s'uniront un jour aux débris de ton corps,
Confondus avec tes vertèbres.

Cette croix et cet éventail et cette fleur,
Tout ce qu'au grand néant tendrement l'on confie,
Moi j'y ai joint, posée avec soin sur ton cœur,
Cette mince photographie.

Et je sens quelquefois que mon sang bat plus fort,
Et, jusqu'au fond de l'âme, un mystère me trouble,
Lorsque mon sombre esprit songe à ce petit double
Qui couche avec toi dans la mort.

Peut-être pour longtemps suis-je encore vivante,
Selon les jours comptés que le sort m'infligea.
Me faut-il donc savoir, rêverie émouvante,
Mon visage enterré déjà?

Dans son cercueil tout neuf, encore intacte et belle,
La douce morte était d'ivoire précieux.
Mais à présent je sens, avec d'immenses yeux,
A quoi mon image se mêle.



## OMBRES

Le cimetière où dort ta dépouille, maman,
Que solitaire immensément
Malgré tous les humains qui peuplent ce royaume!

Lorsque c'est la saison où le soleil est beau,
Je vois, sur ton triste tombeau,
S'allonger doucement mon ombre, ce fantôme,

Et cette ombre impalpable et sombre de vivant
Qui parmi les morts va rêvant,
Il semble que ce soit mon âme qui se montre.

Je me suis demandé, voyant cette ombre-là
Ramper vers toi comme cela,
Si la tienne, maman, venait à sa rencontre.



## ÉTERNITÉS

De même qu'on se couche, au soir,
Pour gésir au fond des ténèbres,
De même on s'en va, dans le noir
De la mort, ranger ses vertèbres.

Sommeil, ô ténèbre, ô néant !
La mort n'est-elle pas pareille ?
Mais au matin l'on se réveille
Bavard, lucide et remuant.

Veille et sommeil font la balance.
Sort-on aussi du dernier lit
Après avoir dormi, d'oubli,
L'équivalent d'une existence ?

Donc, aïeuls et petits-enfants
Se repasseraient la même âme.
Vous seriez, tombeaux étouffants,
Futur homme ou future femme.

Que le germe des lendemains,
La descendance l'ait en elle !
C'est l'éternité des humains,
Non l'éternité personnelle.

Si quelque nièce que voilà
Doit remettre au monde ma mère,
Que m'importe, orpheline amère,
Que m'importe cet au-delà ?



## L'ÉNIGME

Je n'ai pas senti, moi, le jour où je naissais,
Que le vaste néant me jetait sur la terre.
Tu n'as pas senti, toi, lorsque tu trépassais,
Que le vaste néant te prenait tout entière.

La naissance et la mort sont un même mystère.

Tu me vis naître, toi ; moi, je te vis mourir.
Nous fûmes le témoin des deux énigmes sombres.
La vie ? Un nombre obscur de jours à parcourir,
Pauvre instant de clarté douteuse entre deux ombres...

Oh ! savoir à quel rythme obéissent ces nombres !



## FANTOME

On dit : « Je crois toujours la voir ! »
On dit : « Je ne la sens pas morte ! »
Au fond de son être on la porte,
Tendrement, du matin au soir.

Est-ce que, vraiment, une mère
Peut quitter son enfant ainsi ?
Le tombeau ne nous fait pas taire.
Pour nous, elle est toujours ici.

Vous tous qui les pleurez, les vôtres,
Désolés indéfiniment,
Jeunes et vieux, vous tous, les autres
Qui dites comme moi : « Maman »,

Comme moi songez-y : mensonge !
Oui, je la rappelle tout bas,
Celle qu'on ne remplace pas,
Et le chagrin latent me ronge,

Mais il le sait si bien, mon cœur,
Qu'elle est morte, morte, bien morte,
Que si maman ouvrait la porte,
Hélas ! je hurlerais de peur !



## HANTISE

Toujours, toujours je pense aux pauvres vieilles femmes
Qui s'en vont tristement finir à l'hôpital,
Qui pendant de longs jours, et quand elles ont mal,
N'ont personne autour de leurs âmes.

O pauvres corps jetés dans les lits douloureux,
Rien, rien qu'indifférence autour de vos supplices,
Et lorsque vous avez de ces petits caprices,
Pas d'enfant penché sur vos yeux.

Pas de cœur déchiré près de votre agonie,
Personne qui sanglote en appelant : « Maman ».
Nulles lèvres, aux mains d'une mère bénie,
Les baisant passionnément.

Nul visage au chevet L'infirmière marâtre,
Qui, lorsqu'enfin la mort aura calmé vos traits,
Ne songera pour vous qu'à d'horribles apprêts
Pour la morgue ou l'amphithéâtre...

Toujours, toujours je pense en pleurant à cela,
Depuis que j'ai bercé ma mère agonisante.
Et, dans un rêve affreux qui sans cesse me hante,
Je vois mourir ces vieilles-là.



## AU-DELA

L'au-delà, l'au-delà dont on parle sans cesse,
Est derrière nous, non devant.
Ton au-delà, maman, c'est l'ancienne jeunesse,
Lorsque tu respirais dans le monde vivant.

Ton au-delà, ce sont nos souvenirs d'enfance,
Ta bonté, tes soins, tes grands yeux.
Ce sont les chers passés auxquels chacune pense
Et qui font si charmant le grand deuil douloureux.

Ton au-delà, ce sont des jardins, des campagnes,
Ce sont nos maisons dans les bois,
Paris aussi, l'hiver. C'est le frais autrefois,
Alors que nous étions tes petites compagnes.

Ton au-delà, ce sont tes gestes familiers
Tels qu'ils sont restés dans notre âme.
De cette jeune mère à cette vieille dame,
Ce sont tous tes instants par milliers et milliers.

Ton au-delà, c'est toi vivante. Ce n'est pas
La mort, ce néant qu'on ignore.
Ton au-delà, maman, c'est ce qu'on aime encore.
Ton au-delà, c'est toi. Ce n'est pas ton trépas.



## VII

## A LA MORT

# A LA MORT

Grande mort sans merci, fatale, égalitaire,
Toi que, toute la vie, émus, nous côtoyons,
Qui nous enfonces dans la terre
Et que nous voulons croire un foyer de rayons,

Où, survivants d'un jour, nous conduisons les nôtres
En pleurant derrière eux tristement, tristement,
Comme si les uns et les autres
Nous n'étions pas pareils épouvantablement,

Mort, horizon borné des humains, mauvaise heure,
Drame atroce et banal par où l'on doit passer,
Mort, parmi tout ce qui nous leurre,
Seul avenir certain auquel on peut penser,

Charnier commun, vil abattoir, mort animale
Que notre pauvre espoir a nommée au-delà,
Qui feras un visage pâle,
Une énigme sans fin du rustaud que voilà,

Au bout de la pensée humaine impasse noire
Où la nature a mis l'inflexible veto,
Mort qui nous couches tard ou tôt,
Ne laissant pour veiller sur nous que la Mémoire,

O mort sans souffle, mort où nous aurons si froid
Après tant de tiédeur vivante qui respire,
Lieu de délivrance et d'effroi
Qui semble tour à tour le meilleur et le pire,



Puisque, nous préparant à n'être que lambeaux,
Et marchant pas à pas vers ton grand cimetière,
Nous pouvons, nous, futurs tombeaux,
T'honorer, assassin que hait notre matière,

Mort guetteuse qui vas nous arrêter le cœur,
Puisqu'amour, lyrisme, art, bonté, beauté, beaux zèles,
Tout ce qui nous donnne des ailes
Chante quand même et vibre et prie et n'a pas peur,

Puisque, sachant sa fin, l'homme sans cesse crée
Sans écouter au loin les appels de ton glas,
Puisque l'au-delà d'ici-bas
Est l'immortel témoin d'une race sacrée,

O mort ! Quoi que tu sois, survivance ou néant,
Voici notre œuvre : amour, beauté, souffrance ou joie.
Tu peux ouvrir ton trou béant,
Les élus d'entre nous ne seront pas ta proie !

# TABLE

# TABLE


I. Dédicace.

Dédicace ..... 3

II. De Profundis.

Lamento..... 9
Berceuse funèbre..... 13
Agonie..... 17
Visages..... 21
Morte..... 25
L'Intrus..... 27
Encore cela..... 33
Les Funérailles..... 35
Ronde..... 39
Saint-Sylvestre..... 41

III. En Deuil.

En deuil..... 47
Je me souviens..... 51
L'Ombre portée..... 53
Ils disent..... 55
Le Petit Sphinx..... 57
Ces Fleurs..... 59
Anniversaire..... 63
J'ai retrouvé l'automne.. 65
Au coin du feu..... 67
Encore le Nouvel An..... 69

IV. Souvenirs.

Comme toi..... 75
A ses mains ..... 77
Intérieurs ..... 38
Verdures..... 91

V. A mes Sœurs.

A ma sœur l'aînée..... 109
A ma sœur douloureuse. 111
A ma sœur Suzanne ..... 115
A ma sœur peintre..... 117
A ma sœur religieuse... 119
L'Appel..... 123

VI. Méditations.

Arrachements..... 127
Double..... 131
Ombres..... 133
Éternités..... 135
L'Énigme..... 137
Fantôme..... 139
Hantise..... 141
Au-delà..... 143

VII. A la Mort.

A la Mort..... 147



DIJON. — IMPRIMERIE DARANTIERE.

PQ 2607 E24 A63 C.2

NC5C62607A424A P063A2D62⇋⇋⇋⇋⇋

Date Due

PQ 2607 E24 A63 C.2

NCSC62607A424A P063A2D62$$$$$$

Penrose Library
U18601 6016881

Mary Reed Library
University of Denver

All Circulating Books may be taken out for two weeks with privilege of renewal (which can be made by telephone if desired).

Overdue Fine
5c Per day